

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



HISTOIRE DE CHICOUTIMI

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE III

Période des missions

(Suite)

Il entra au noviciat de Tournay en 1678, à vingt ans. Après avoir passé successivement par les différents stages d'étudiant en lettres et en philosophie, de professeur à Lille et à Cambrai, et avoir fait son cours de théologie à Douai, il fut en 1670 envoyé au Canada. Partout où il était passé, il avait laissé une profonde impression. Il avait pour lui les plus belles promesses d'avenir, s'il fût resté dans le monde : "un nom, du talent et du caractère," dit le P. de la Roche-monteix. "Ce qu'il y avait de "bouillant dans sa nature, continue le savant historien, était "tempéré par une maturité précoce, une fermeté d'âme peu commune. Avec cela, sa vigoureuse "constitution semblait taillée pour "la lutte et la souffrance. Ceux "qui le fréquentaient croyaient "qu'il marcherait un jour par des "voies non encore frayées : ils ne "se trompaient pas."

Au collège des Jésuites, à Québec, il enseigne la rhétorique et termine son cours de théologie, et l'année suivante, 1671, il est envoyé par le P. d'Ablon dans les missions du Saguenay, inaugurées par

le P. de Beaulieu que la maladie, nous l'avons dit plus haut, était venue arrêter dès le début de son apostolat.

Ce fut le 25 octobre 1671 que le P. de Crépieux s'embarqua en canot à Québec, conduit par des sauvages avec lesquels il devait passer l'hiver et qui sans doute appartenaient à la tribu chicoutimienne. En trois jours il est à Tadoussac, d'où il ne repart que le 6 novembre pour remonter le Saguenay. La flottille s'arrête pour la nuit (sans doute à l'Anse St-Jean) "dans une baie assez spatieuse", où le mauvais temps la retient "pendant quatre jours de vents et d'orages." (1)

Le P. de Crépieux parle ainsi de son séjour en ce lieu : nous citons pour donner une idée du genre de vie qui attendait le missionnaire en ces forêts : "J'eus le bonheur d'y goûter, écrit-il au P. d'Ablon (2), les "premières incommodités de l'hiver, "vernement, causées par le froid, "qui était déjà très véhément, par "le coucher, n'ayant plus désormais d'autre lit, que la neige "couverte de quelques branches de "sapin ; mais surtout par la fumée, qui fait la grande Croix de "ceux qui hivernent avec ces "Sauvages. Il faut y avoir passé "pour concevoir les douleurs que "cette sorte de fumée cause aux "yeux qui n'y sont pas accoutumés, et mesme à ceux des Sauvages, surtout quand on est en "fermé comme nous estions, dans

"une petite cabane d'écorce où le "bois mouillé et demy-pourry qu'on "y brusle, l'air humide, les neiges "et les vents de certains temps "rendent la fumée si piquante, "que quoiqu'on s'en deffende un "peu se tenant toujours couché le "plus bas qu'on peut, on ne laisse "pas souvent de perdre presque la "veué à force de pleurer, car les "larmes coulent incessamment "pendant tout le jour, mais des "larmes si amères et si cuisantes "que le soir on en ressent la mesme douleur que si l'on avait "beaucoup de sel dans les yeux.... "J'ay esté bien aise de vous expliquer une fois pour toutes cette "peine, ajoute le Père, parce que "nous l'avons soufferte presque "pendant tout l'hiver."

Et nous, nous avons été bien aise de mettre sous les yeux de nos lecteurs un petit coin de ce tableau.

(A suivre)

LIVIUS.

Un ami de l'éducation

M. le Procureur du Séminaire nous communique la lettre suivante qu'il vient de recevoir d'un honorable négociant de Québec, qui a su trouver le vrai moyen d'aider à la belle cause de l'éducation du peuple.

Révd Monsieur, J'inclus dans la présente deux piastres pour servir à l'éducation des enfants pauvres de votre Séminaire, que vous distribuerez aux plus méritants.

Croyez-moi, Révd Monsieur, l'ami des bons pauvres qui désirent se faire un avenir honorable par leur travail.

C. P.

N.B. — Il y a sur le dernier numéro de l'Ornau-Mouche une faute d'impression. Ce n'est pas en 1632, mais bien en 1638 qu'est né le P. de Crépieux.

(1) Relation de 1672.

(2) Relation de 1672.

L'OISEAU-MOUCHE

Journal littéraire et historique publié tous les quinze jours (les vacances exceptées.)

Prix de l'abonnement : 50 cents par année, pour le Canada et les États-Unis. On accepte en paiement les timbres-poste de ces deux pays.

AUX AGENTS : Conditions spéciales très avantageuses.

Pour l'UNION POSTALE, le prix de l'abonnement est de 3 fr. 50 cent.

Pour tout ce qui a rapport à l'administration et à la rédaction, s'adresser à

HUBERT BRASSARD
Gérant de l'OISEAU-MOUCHE,
Séminaire de Chicoutimi,
Chicoutimi, P. Q.

Imprimé aux ateliers typographiques de M. J.-D. GUAY, à Chicoutimi.

Chicoutimi, 23 octobre 1897

L'indépendance

Une proclamation au peuple canadien, assez...échevelée, disons tout de suite le mot, est arrivée ces jours derniers au bureau de l'OISEAU-MOUCHE. Elle est signée : *Le Comité exécutif du Club de l'Indépendance*. On devine ce qu'il veut, ce Club.

C'est l'indépendance du Canada.

Son appel s'adresse " A tous ceux dont le mot PATRIE fait tressaillir le cœur généreux. A tous ceux dont le mot LIBERTÉ fait battre plus vite le sang dans les veines."

Pourquoi pas se faire saigner tout de suite ? D'après le R. P. Lacasse, c'est ce que conseillait un par trop calme cultivateur à un jeune débutant politique sur le "husting," lequel sentait, s'écriait-il, bouillonner son sang dans ses veines. L'histoire ne dit pas si le jeune tribun appela le Docteur Sangrado ; mais il paraît qu'il se calma tout de même. Si nos clubistes de l'Indépendance sont trop pressés, qu'ils usent de la saignée ; car il est très certain que le temps n'est pas encore venu de nous séparer de l'Angleterre.

Pour parler canadien, nous n'avons pas les reins assez forts.

Il ne suffit pas de lancer force mots vilains. La proclamation en fait trop usage, croyons-nous. On y voit *la fange, troupe abjecte, spéculateurs véreux, gens repus, jouisseurs, lâches, etc., etc.*, tout le tremblement. Nous concédons volontiers que certains de ces qualificatifs peuvent convenir à quelques-uns de nos hommes publics ; mais nous n'admettons pas qu'en général nos gouvernants sont tout cela.

Il faut être juste partout, toujours envers tous.

Nous le serons envers les auteurs de la proclamation.

Le premier feu passé dans la tirade qui contient les laides expressions que nous avons citées, ils en viennent à réclamer l'indépendance *par des moyens constitutionnels*. A cela pas d'objection, pas la moindre... mais seulement quand le temps en sera venu.

Actuellement ce serait folie pour nous que de vouloir nous séparer d'Albion.

Nous croyons nous aussi (tout le monde, je pense, le croit) que le Canada n'est pas destiné à être éternellement une possession britannique. Quelle que soit l'harmonie qui règne dans une famille, il vient un temps où le fils devenu majeur quitte le toit paternel et s'en va demeurer dans sa maison ; quelle qu'adhérence que le fruit ait au rameau de l'arbre, il vient un jour où de lui-même, sans effort, il tombe, et alors même, lui seul en souffre ; il se meurtrit un peu, tandis que la branche se redresse fière et libre du poids qu'elle portait. Ce temps c'est lorsque le fils est en état de vivre par lui-même et qu'il est sûr de son avenir ; ce jour, c'est lorsque le fruit est mûr pour se détacher facilement.

Or le Canada n'est ni fils majeur, ni fruit mûr.

Du reste, que chercherions-nous dans l'indépendance ?

La force ?

Nous serions incomparablement plus faibles. Isolés comme nous sommes au nord de l'Amérique, cinq millions seulement, disséminés sur un pays immense, en face d'un voisin de soixante millions, ne deviendrions-nous pas pour l'oncle Sam une proie facile ?

La richesse ?

Notre pays est fertile, il offre bien des ressources ; mais nous n'avons pas d'argent pour les exploiter. Les capitaux étrangers nous sont absolument nécessaires. Nous pouvons compter actuellement sur les capitalistes anglais et américains ; indépendants nous n'aurions plus les capitalistes anglais. Dans le même ordre, deux valent plus qu'un.

L'économie ?

Il n'y aurait que le salaire du Gouverneur à retrancher de l'article des dépenses. Or il nous faudrait un roi ou un président de république, et il faudrait le payer tout aussi bien qu'on paie le Gouverneur général et, je suppose, en cela comme en autre chose, nous aurions pour notre argent.

La paix ?

Mais l'indépendance passerait-

elle le niveau sur les prétentions anglo-saxonnes et les réclamations canadiennes-françaises ? Abolirait-elle les différences de races, de religion, de langue, de caractère et d'aspirations ?

La liberté ?

Hélas ! l'autorité de la mère patrie et les décisions du Conseil privé jointes aux supplications des autorités religieuses, ne suffisent pas à faire reconnaître les droits des catholiques du Manitoba à l'enseignement libre de leur religion à leurs enfants ; une province, une des plus petites, érige en droit la persécution religieuse, et viole la constitution, à la barbe du Dominion sans que le gouvernement, secondé pourtant par l'Angleterre, se sente la force d'exiger réparation ! Et l'on prétendrait que la paix, appuyée sur la justice, régnerait au Canada du moment qu'il serait libre !

L'indépendance ne serait-elle pas plutôt le signal de l'asservissement de notre race, ou de la guerre de race, si alors nous voulions, contre notre habitude, montrer un peu de fierté ?

Non, évidemment nous ne sommes pas prêts à nous conduire seuls.

D'ailleurs, tels que nous sommes nous avons autant de liberté que la plupart des peuples ; la population des campagnes surtout est plus libre chez nous que dans les autres pays. Elle se gouverne elle-même, sous la loi. C'est la vraie liberté civile.

Quand nos gouvernements seront assez forts pour maintenir intacte la constitution, alors nous pourrons espérer que l'indépendance pour nous ne sera pas l'esclavage.

" En toute chose, il faut considérer la fin. "

LIVIVS.

Les vacances d'un reporter

Il n'y a plus que l'*Oiseau-Mouche* qui, cette année, n'a pas raconté quelque voyage au lac St-Jean. Allons-y donc aussi de notre narration. Car c'est moi qui suis le reporter dont le journal a parlé le 25 septembre ; et je manquerais à tous mes devoirs si j'allais ne pas honorer la parole de la rédaction qui n'a pas craint, en mon nom, de mettre l'eau à la bouche des gens.

Par exemple, je déclare que je ne vais pas me mettre en frais de quoi que ce soit. Pour rédiger ce petit travail, je ne consulterai ni journaux, ni revues, ni livres-

“ bleus ” (car il s'en publie encore, même à l'époque où nous voilà), ni cartes géographiques, ni autre chose. C'est par principe—les principes, il n'y a que ça!—que je procéderai de la sorte. Est-ce qu'un pauvre reporter, qui n'a qu'une semaine de vacances par année, va la passer à relire tout ce que, depuis le commencement du monde, l'on a imprimé sur le lac St-Jean ? Il faut être raisonnable.

Donc, je ne ferai que transcrire ici les notes de mon carnet. A vrai dire, cela n'est qu'une manière de dire, à l'usage de la profession. Entre nous, vous savez, je n'avais pas de carnet durant ce voyage ; je n'en ai même jamais eu, l'administration de l'*Oiseau-Mouche* étant trop près de ses pièces pour outiller tant que cela le personnel du journal. Elle prétend que personne ne s'en porte plus mal. Après tout, cela se pourrait bien.

* *

Il y eut un temps, encore bien rapproché, où l'on n'allait pas à Roberval en moins de deux jours, pour peu que l'on eût souci de ménager un peu le cheval qui traînait la voiture. Mais quel beau temps que celui-là ! On ne voyageait, comme de raison, qu'entre les repas, et l'on s'arrangeait pour être rendu, à l'heure du dîner ou du souper, à quelque village. Toujours vous y trouviez un ami qui vous invitait obligeamment à vous asseoir à sa table, où fumait l'appétissante omelette, où coulaient sans cesse des ruisseaux de lait, où le radis et le concombre à l'envi vous mettaient en veine d'indigestion. L'hiver c'était bien autre chose encore ; et je me sens devenir dyspeptique rien qu'à me rappeler ces festins d'où l'on sortait la tête solide, mais l'estomac disposé à toutes les extravagances, dont au reste avaient facilement raison trois ou quatre lieues de carriole, assaisonnées de cahots et de bancs de neige à tous les arpens.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le chemin de fer a détruit toute cette poésie des voyages. On nous enferme dans les wagons, véritables caisses à voyageurs. Et c'est la discipline partout : on part à telle heure, que vous soyez prêt ou non ; et l'on arrivera à telle heure, que cela fasse ou non votre affaire.

Ce jour-là, qui était je ne sais plus lequel du mois de septembre, on partait de Chicoutimi à 1½ heure de l'après-midi, pour arriver à Roberval à 5½ heures : car c'était

l'un de ces jours où le fret a tous les honneurs, et où le train, animé pour lui d'une extrême bienveillance, s'arrête complaisamment à toutes les gares soit pour le prendre, soit pour le laisser. Du reste, sur notre chemin de fer, même les trains express se montrent fort accommodants sur ce chapitre, surtout en venant de Québec ; et des gens habiles en algèbre pourraient parfaitement calculer en quelles proportions devrait s'accroître le trafic, pour que le “ train de Québec ” n'arrivât à Chicoutimi qu'au bout de deux ou trois fois vingt-quatre heures.

En tout cas, ce qui est assurément original, c'est de voir des gens qui il y a quatre ans, passaient volontiers deux jours sur le chemin pour atteindre Roberval, s'indigner aujourd'hui de ce qu'il faille jusqu'à quatre heures pour s'y rendre sur un train de fret ! Avouons qu'il devient de plus en plus impossible de contenter tout le monde, y compris son père.

Pourtant ce trajet de Chicoutimi à Roberval ne manque pas d'agréments. C'est que le spectacle est varié. Il y a des montagnes et des plaines, il y a des forêts et des champs cultivés, il y a de jolies maisonnettes et des abris de bois rond ; il y a de beaux villages, des rivières au cours capricieux ; il y a surtout ce lac Saint-Jean, un petit océan dont la province de Québec est justement fière. Voilà certes de quoi charmer le plus mélancolique des touristes.

Que si l'on me demande mon avis sur ce qu'il faut signaler davantage au voyageur, j'avouerais modestement que ce qu'il y a de plus pittoresque sur tout ce parcours, c'est la vue que l'on a de Chicoutimi des hauteurs que contourne le chemin de fer pour s'en éloigner. Le petit val où s'étend la jeune cité, les collines qui l'entourent comme d'un amphithéâtre, les caps élevés qui lui font face sur la rive nord de la rivière Saguenay, dont les belles nappes d'eau se prolongent au loin. tout cela est un spectacle de grande beauté que l'on ne se rassasie pas de contempler, quand on ose lui donner quelque attention. Car ce n'est pas tout le monde qui réussit à se persuader qu'il puisse y avoir à sa porte des choses dignes de son admiration.

* *

Quoi qu'il en soit, les quatre heures sont écoulées ; notre train

de fret est arrivé à Roberval, et les voyageurs qu'il portait par surcroît en descendent volontiers.

(A suivre)

O.

CONFERENCE

DE M. L'ABBÉ E. AUCLAIR

Lundi soir, M. l'abbé E. Auclair, vicaire de Saint-Jean-Baptiste de Montréal, sur l'invitation de M. le Directeur, a bien voulu nous donner, dans notre salle d'étude, une conférence qui nous a beaucoup intéressés. Dimanche, il avait parlé aux citoyens de Chicoutimi, dans les intérêts de l'*Union franco-canadienne* ; mais lundi soir c'était pour nous particulièrement qu'il parlait. L'éminent conférencier avait pris pour sujet : “ La jeunesse catholique française à Reims ” ; il le traita d'une main de maître.

Il nous fit assister par la pensée à ce congrès catholique, tenu en mai 1896, où était réunie l'élite de la jeune France chrétienne, pour célébrer le quatorzième centenaire du baptême de Clovis. Il nous exposa le programme de ces fêtes grandioses. Avec quelle force il développa ces deux grandes pensées : Religion et patriotisme, but général du congrès ; avec quelle chaleur il nous parla de la France de Clovis, de Charlemagne, de saint Louis, de Jeanne d'Arc, de Louis XVI ! Oh ! comme il aime la France, le brillant abbé, et comme il nous engage à l'aimer ! Il faisait bon le suivre dans ses envolées enthousiastes ! Il fallait se suspendre à ses lèvres, marcher avec lui et aussi aimer avec lui la France.

Je ne puis décrire l'effet qui se produisit en moi lorsque, dans un mouvement superbe d'éloquence, il s'écria : “ J'aime la France, et je ne l'ai jamais plus aimée que lorsque, pour la première fois, j'ai vu se dessiner dans la brume la falaise de cette vieille terre gauloise ; je ne l'ai jamais plus aimée que lorsque, au congrès de Reims, j'ai entendu entonner le *Credo*, répété par trois mille jeunes voix françaises ; ce *Credo* que chantaient Clovis et ses Francs ; ce *Credo* que chantait Louis IX sous les murs de Jérusalem ; ce *Credo* que répétaient Jeanne d'Arc et ses preux ; ce *Credo* que récitait, en allant à l'échafaud, celui qu'on appelle le Roi-martyr. ” Je cite de mémoire. Une salve d'applaudissements retentit alors dans toute la salle et nos cœurs canadiens-français battaient

à l'unisson avec celui du conférencier.

L'émotion ne fut pas moins vive, lorsqu'il nous représenta les étudiants d'Alsace et de Lorraine aux pieds du cardinal Langénieux, présentant aux bénédictions de l'illustre pontife leur drapeau tricolore, auquel pendait un crêpe. Ce crêpe parlait assez haut. Depuis 1870, l'Alsace et la Lorraine n'appartiennent plus à la France; l'Allemagne s'en est emparée; mais les Alsaciens et les Lorrains sont toujours Français.

Le distingué abbé, au cours de sa conférence, nous donna le portrait des éminents orateurs qui, en cette circonstance mémorable, adressèrent la parole. Il s'arrêta, entre autres, sur le comte Albert de Mun. "C'est le plus grand orateur que j'aie jamais entendu," s'écria-t-il.

Il ne manqua pas de nous parler de la jeunesse de France. Il nous montra les étudiants de Paris, de Lyon, de Lille, etc., accourant aux grandes fêtes du quarantième centenaire du baptême de la France, quittant leurs études pour venir retremper leur foi et leur patriotisme, recevant le Pain des forts, renouvelant les promesses de leur baptême, et arborant, fiers et glorieux, le drapeau du Christ et de la France.

Surtout, M. Auciair nous dit tout cela dans un style alerte, élégant et gracieux, mis en relief par sa parole noble, chaude et vibrante.

Les "trois quarts d'heure" de lundi soir nous ont paru bien courts, mais nous en garderons un souvenir impérissable.

EDM. DUCHESNE,
Elève de Philosophie junior.

UN GRAMMAIRIEN QUI S'EM-BALLE

Il s'agit de M. Fréchette, hélas! Il vient d'écrire dans la *Presse* que Victor Hugo est le premier et le plus grand des poètes lyriques qui aient jamais paru en aucun temps et dans aucun pays. L'on voit que notre Vaugelas est aussi lyrique à ses heures. Pour de l'enthousiasme, voilà de l'enthousiasme, et je ne vois guère que celui de l'énorme auteur des *Contemplations* qui lui puisse être comparé.

M. Jules Lemaitre, qui n'est pas le premier venu, ni, certes, un rongebalustres, diffère, à l'endroit de Victor Hugo, d'opinion avec M. Fréchette. Tout en concédant au

père du romantisme une prodigieuse puissance d'expression, il lui refuse la fécondité et l'invention, vrais dons créateurs du poète lyrique, et de tous les poètes. Par contre, le critique des *Contemporains*, qui jout, je le répète, d'assez de notoriété, proclame que Lamartine n'est pas seulement un lyrique incomparable, mais qu'il est la poésie même.

Il reste à opter entre le jugement de M. Lemaitre et celui de M. Fréchette.

...choisis, si tu l'oses.

ABNER.

Nouvelle publication

Nous avons reçu le premier numéro, daté du 14 octobre, d'une nouvelle revue, *La Cloche du Dimanche*, publiée sous la direction de notre vieil ami Jean des Erables. (Hebdomadaire, illustrée, 8 pages in-40; 50 cts par année; G. Vekeman, 33, rue St-Nicolas, Montréal.) La plume alerte et originale de Jean des Erables, bien connue de la clientèle de la défunte *Croix de Montréal*, devrait assurer le succès de ce petit journal, dont les fondateurs, nous le savons, veulent faire une publication franchement catholique.

Est-il besoin d'ajouter que nous souhaitons la plus cordiale bienvenue à la *Cloche du Dimanche* qui, espérons-le, sonnera bien longtemps.

Bibliographie

Ernest Gagnon, *Le Palais législatif de Québec*. Québec, C. Darveau, 1897. Se vend au prix de 25 cts.

C'est une brochure in-12, d'environ 140 pages, dont l'impression est fort soignée. Trois photographures hors texte représentent: le Palais législatif, Frontenac et Lord Elgin.

"Les notes qui suivent, dit-on d'abord au lecteur, sont reproduites d'un document de la Législature de Québec. Elles sont écrites dans le style ordinaire des livres bleus, et l'on y chercherait vainement des coups d'aile. Nous croyons cependant qu'elles sont intéressantes à plus d'un point de vue." Nous sommes bien ici de l'avis de l'éditeur. Car M. Gagnon captive toujours son lecteur, même dans la littérature officielle, parce qu'il sait beaucoup et raconte toujours avec une grâce et un goût parfaits. Ces qualités, naturellement, brillent encore davantage dans la "fantaisie" intitulée *Les Statues à la Kermesse*, que l'auteur a publiée d'abord en 1892, et que nous avons relue avec le même plaisir qu'il y a cinq ans.

La deuxième partie de la brochure contient tout ce qu'il y a dans la première, mais...en anglais: traduction de M. Crawford Lindsay.

L'Union franco-canadienne

On ne parle plus d'autre chose, depuis au delà d'une semaine. Ceux qui font partie de l'Association y veulent rester; tous les autres demandent à y entrer.

Et c'est dans un pareil moment qu'il nous faut remettre à quinze jours, par manque d'espace, le compte rendu de la belle assemblée publique qui s'est tenue dimanche dernier, dans la grande salle du Séminaire, en faveur de l'Union franco-canadienne!...

IMPRESSIONS DE VOYAGE

(Suite)

La messe proprement dite commence alors, et seuls les chrétiens peuvent y assister. Le chant des litanies ouvre l'office, comme cela se fait chez nous le Samedi-Saint et les jours des Rogations.

On transporte en grande pompe les oblats sur l'autel; chez quelques-uns, avec croix, lumineuse et encensement. C'est ainsi que le Jeudi-Saint le clergé apporte en procession et en chantant des hymnes l'huile et le baume, pour les déposer devant l'évêque officiant.

La communion a lieu dans tous les rites, mais avec des différences dans les détails. Chez les Grecs, le célébrant, avant de se communier, donne une parcelle de l'hostie au diacre, qui va se communier derrière l'autel et revient recevoir le précieux Sang des mains du prêtre. Le célébrant rompt alors le pain consacré en plusieurs parties qu'il laisse tomber dans le calice, et va les distribuer ensuite aux fidèles au moyen d'une cuiller. Chez les Syriens, le célébrant les prend directement avec ses doigts dans le précieux Sang; les Syriens catholiques cependant donnent des fragments qui ont été touchés avec une parcelle imbibée du précieux Sang.

Quant aux Maronites, ils se servent de pain azyme et leurs cérémonies tendent à se rapprocher des nôtres, surtout pour le rite de la communion; ils ont même adopté la forme de nos ornements. Les Arméniens aussi ont laissé le pain fermenté, et, par là, se trouvent simplifiées les cérémonies de la prothèse et de la communion.

FRASCATI

18 avril.—Depuis mon arrivée à Rome, je n'ai cessé de la parcourir en tous sens.

J'ai fait l'ascension de ses collines. Au pied de la croix qui surmonte Saint-Pierre j'ai contemplé, du haut de ce piédestal de six cents pieds, le vaste panorama de Rome.

(A suivre)

LAURENTIDES.